

LEÇON 6 – Se voir par les yeux de l'autre

Axe du programme : Découverte du monde et pluralités des cultures

Introduction : Qu'est-ce qu'un sauvage ?

Exercice n°1 : Comment est défini un sauvage et un barbare au XVIII^e siècle ? Analysez les définitions suivantes et comparez-les.

Antoine Furetière, Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts (1690)

- **BARBARE** : Étranger qui est d'un pays fort éloigné, sauvage, mal poli, cruel, & qui a des mœurs fort différentes des nôtres. Rome a été plusieurs fois pillée par les Barbares.
- **SAUVAGE** : se dit des hommes errants, qui sont sans habitations réglées, sans Religion, sans Lois, & sans Police. Presque toute l'Amérique s'est trouvée peuplée de Sauvages. La plus-part des Sauvages sont Anthropophages. Les Sauvages vont nus, & sont velus, couverts de poil.

Exercice n°2 : Regarder l'émission *Le mythe du bon sauvage de Montaigne à Chateaubriand* (Pierre Gavarry, réalisé pour la télévision française en 1968) en répondant aux questions suivantes :

1. A quel autre mythe celui du bon sauvage est-il associé chez les Anciens, puis chez les Chrétiens ?
2. A quel siècle, le mythe du bon sauvage prend-il naissance ?
3. Relevez dans le portrait dressé par Americo Vespucci les caractéristiques principales des Indiens.
4. Complétez ce portrait par celui fait par Montaigne des Indiens.
5. Quels reproches Montaigne fait-il aux Européens ?
6. En quoi Voltaire dans son Introduction de *l'Essai sur les mœurs* se rapproche-t-il de la méthode de Montaigne ?
7. Voltaire partage-t-il la nostalgie qui accompagne le mythe du bon sauvage (justifier) ?
8. Que semble regretter Rousseau dans son Discours sur l'Inégalité des hommes ?
9. Qu'est-ce qui distingue sa vision du bon sauvage de celle de ses contemporains ?

Exercice n°3 : Lisez les textes suivants de Rousseau et expliquez comment il conçoit le sauvage.

ROUSSEAU, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755)

Présentation. Le Discours sur l'inégalité entre les hommes permet à Rousseau de développer sa célèbre théorie de l'**état de nature**, dans laquelle il imagine un temps, avant l'entrée des hommes en société, où ils vivaient en harmonie avec la nature, sans propriété privée ni hiérarchie sociale.

Texte n°1 – « L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, et l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas. Il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance et comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing. Le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, et tout est pacifié, mais chez l'homme en société ce sont bien d'autres affaires: il s'agit premièrement de pouvoir au nécessaire, et puis au superflu: ensuite viennent les délices, et puis les immenses richesses, et puis des sujets, et puis des esclaves: il n'a pas un moment de relâche: ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels et pressants, plus les passions augmentent, et, qui pis est, le pouvoir de les satisfaire; de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors et désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes au cœur de tout homme civilisé. »

Texte n°2 – « Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. »

Activité : décrire une rencontre dans son journal philosophique**1. Étudiez les textes suivants, qui décrivent des rencontres entre "civilisés" et "sauvages" :**

- Relevez les descriptions que chacun fait de l'autre, ou les comportements vis-à-vis de l'autre : comment est représenté et traité l'autre, l'étranger ?

- Chaque texte contient des regards ou comportements croisés (du "civilisé" vis-à-vis du "sauvage", et du "sauvage" vis-à-vis du "civilisé") : comparez ces regards ou comportements, expliquez leurs points communs et leurs différences.

2. Écriture d'une nouvelle entrée du journal philosophique :

Vous utiliserez votre voyage en Europe pour imaginer une rencontre avec un "autre" et le croisement de vos regards et comportements (soit sous forme de dialogue, soit sous forme de récit).

- Vous vous placerez soit dans la position du "civilisé", soit dans celle du "sauvage".

- Vous vous inspirerez des textes étudiés pour décrire cette rencontre.

- Ce récit ou dialogue devra comporter une dimension philosophique en plus de sa dimension littéraire : des réflexions sur la découverte de l'autre, et de soi à travers l'autre, ainsi que sur les notions de civilisation et de sauvagerie.

- Vous pouvez accompagner votre journal d'illustrations.

Montaigne, "Des cannibales", Essais (1580-1588)

Présentation. Dans le chapitre « Des cannibales » de ses Essais, Michel de Montaigne, développe une réflexion humaniste sur l'altérité et la civilisation, inspirée par la récente découverte du Nouveau Monde. Dans cet extrait, il fait référence à la rencontre entre trois Amérindiens Tupi, en visite en France, et le roi Charles IX, encore adolescent.

« Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; il semble que nous n'avons autre miroir de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages.

Trois d'entre eux (...) furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (...) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitié-ci nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; (...) lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; (...) si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent pas de haut- de-chausses ! »

MONTESQUIEU, Lettres persanes (1721), lettre XXX, Rica à Ibben, à Smyrne

Présentation. Dans les Lettres persanes, Montesquieu imagine une rencontre entre un Persan, Rica, et les Parisiens. Le philosophe utilise cette rencontre pour faire une critique de la société française, en montrant à travers les yeux de Rica les comportements et les attitudes des Parisiens.

« Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi.

Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées : tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'euro péenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement : libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique : car j'entraî tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche. Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : "Ah ! ah ! Monsieur est Persan ? c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?" »

À Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* (1772)

Présentation. Écrit en 1772 par Denis Diderot, le *Supplément au voyage de Bougainville* est un conte philosophique du siècle des Lumières. Il se présente comme un ajout fictif au récit réel de l'explorateur Louis-Antoine de Bougainville, qui a dirigé une expédition autour du monde de 1766 à 1769. Cet extrait du livre de Diderot se déroule au moment où Bougainville et son expédition s'apprêtent à quitter Tahiti.

« Il était père d'une famille nombreuse. À l'arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité. Ils l'abordèrent ; il leur tourna le dos et se retira dans sa cabane. Son silence et son souci ne décelaient que trop sa pensée : il gémissait en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés. Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :

– Pleurez, malheureux Tahitiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voulez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. Ô Tahitiens ! Ô mes amis ! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir ; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent.

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta :

– Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorvés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : Ce pays est à nous. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : Ce pays est aux habitants de Tahiti, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? T'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? T'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. »

Claude LÉVI-STRAUSS, *Race et histoire* (1952)

Présentation. *Race et histoire* est un court essai anthropologique publié par Claude Lévi-Strauss en 1952 à la demande de l'UNESCO. Ce texte a pour but de critiquer et déconstruire les fondements du racisme scientifique.

« L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de « sauvage » dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

Ce point de vue naïf (...) recèle un paradoxe assez significatif. Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. (...) Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique.

Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction. Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes) : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. »

Illustrations



"Christophe Colomb accoste à la Hispaniola" (Gravure du XVI^e siècle)



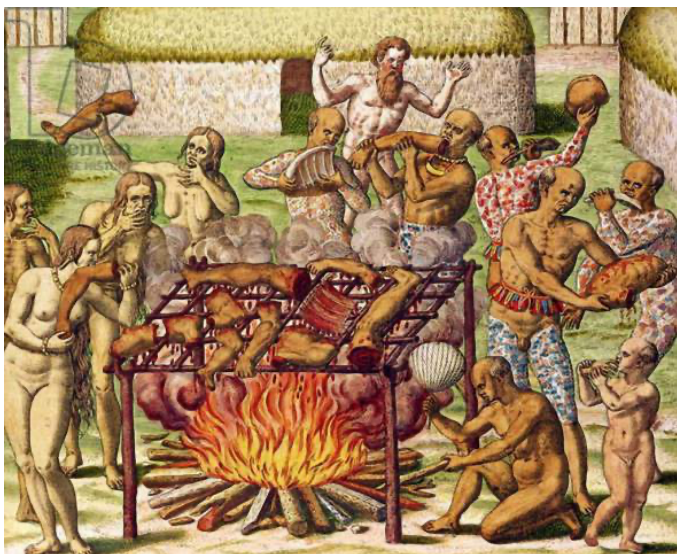
"Sauvages" de la Nouvelle-Hollande, détail du globe de Coronelli



"Pocahontas saves Smith", 1870



"Homme et femme de Tahiti", Grasset de Saint-Sauveur (18^e s.)



Scène de cannibalisme, Theodore de Bry, "Americae Tertia Pars", 1592



"Femme tenant un fruit (Où vas-tu)", Paul Gauguin (1893)